

VOUS SEREZ MES TÉMOINS

Arthur et Henriette Maret

La joie de l'Éternel sera votre force.

Néhémie ch. 8 :10

VOUS SEREZ MES
TÉMOINS

Arthur et Henriette Maret



AVANT-PROPOS

A la demande de nos familles et d'amis nombreux, j'essaierai, avec la collaboration de ma chère épouse, de fixer quelques événements qui ont jalonné un ministère de 45 années, mais surtout de témoigner de la patience, je dirai de "l'audace" de Dieu, misant sur un outil brut, un garçon de 20 ans : le façonnant, l'éduquant, l'établissant porteur de la bonne nouvelle, cette bonne nouvelle qui avait bouleversé sa vie, créant en lui un feu brûlant, l'irrésistible vocation de propager l'Évangile de Jésus-Christ.

Ces lignes ne sont qu'un bref survol de faits, d'indications de Dieu, laissant au fond de mon cœur leurs fortes empreintes. Il est vrai que de sévères accidents vasculaires ont, selon la Faculté, gravement atteint ma mémoire. Beaucoup de choses se sont effacées, sans doute, mais l'essentiel est enraciné en moi, et c'est là encore un miracle de la grâce de Dieu envers son serviteur devenu âgé.

Si ce récit pouvait susciter une réflexion, amener à la foi en Jésus-Christ des hommes et des femmes à la recherche de la Vérité, ce serait pour mon épouse et moi, un très grand bonheur.

PREFACE

Les engagés volontaires au service du Maître sont à nouveau nombreux. Heureusement, car la moisson n'est pas achevée. Et "le temps est court". Pour initier ces postulants à un travail temporaire ou à la vocation de toute une vie, un large éventail de possibilités est aujourd'hui proposé. Cela va des cours par correspondance, aux séminaires de formation rapide, jusqu'aux études plus longues en Ecole Biblique ou en Faculté. C'est bien.

Cependant, après la lecture de l'émouvant témoignage du pasteur Arthur Maret, chacun sera convaincu que cela, aussi souhaitable soit-il, ne peut être suffisant. La recherche d'un revêtement constant du St-Esprit et des dons spirituels en vue des ministères est *indispensable*.

De plus, l'accompagnement confiant et dynamique d'un nouveau candidat par un collègue ayant l'expérience de la vie de l'Esprit est toujours à souhaiter. Vivement.

L'étude et le dévouement peuvent être de toute une vie.
Garder la flamme et l'humilité aussi.

C'est surtout cela "être un témoin", selon Dieu.
Le pasteur et Madame A. Maret l'ont été. Et la liste n'est pas close !
Alléluia !

En longue et reconnaissante amitié à son éternel et joyeux service,

A. Hunziker

... Cher Arthur, tu as grandi dans les pâturages du Jura. Puis, au lieu des sapins et des tourbières, ce furent les ateliers de la fabrique Allegro et les courses à bicyclette. Et c'est de Neuchâtel que tu partis pour gagner à Christ les brebis sans berger du Nord de la France... ainsi que le cœur de celle qui serait un jour ta fidèle et vaillante épouse. Tu ne croyais pas, à cette époque, que Dieu te ramènerait plus tard dans cette Romandie qui si souvent avait acclamé son fougueux sportif et serait bientôt le théâtre de victoires d'autant plus grandes que tes combats auraient été plus opiniâtres....

*Extrait de la lettre du pasteur Ernest Lorenz,
le 3 septembre 1976.*

ENFANCE ET JEUNESSE

Le 28 mai 1911 naissait dans les montagnes neuchâtelaises, au foyer des époux Maret-Grandjean, un quatrième enfant : Arthur-Louis.

Ma famille était modeste. Mon père, en plus d'un petit train de campagne, exploitait une tourbière. La tourbe était, à cette époque, un combustible apprécié. Mon père et ma mère étaient croyants. Ils avaient fait, très jeunes, l'expérience de la conversion à Jésus-Christ lors de réunions tenues par la Maréchale de l'Armée du Salut, vaillante servante du Seigneur, qui fut un beau jour enfermée dans les prisons de Neuchâtel, coupable de perturber l'ordre public... Heureusement, les choses ont changé !

Le dimanche, mon père, pour retenir les ouvriers à la maison, faisait un culte et chantait des cantiques. La vie était rude là-haut. Austère la longue vallée balayée des vents, au grand ciel tourmenté. Attachant cet univers montagnard. Tenaces étaient les paysans, rompus à disputer âprement à la terre les récoltes espérées. Les familles étaient nombreuses et unies. Le soir, aux longues veillées d'hiver, quand la neige tombait, drue, nappant de silence la vallée, on causait avec humour et bonne humeur. Nous aurions été heureux comme les autres, si un drame n'était venu bouleverser prématurément la vie familiale. Ma chère maman, usée par le travail (mon père avait quatre ouvriers à la maison) et par des maternités rapprochées, mourait à 29 ans, un sixième enfant dans son sein. Pour mon père et nous, les cinq orphelins, ce fut un grand malheur. Mon père, désemparé, épousa sa servante qui fut ma deuxième mère ; les souvenirs de cette période, accrochés au fond de ma mémoire, sont plutôt tristes. Nous nous élevions comme de petits sauvages, sevrés d'amour, hélas ! Certes, mon père nous aimait, mais on ne le voyait quasiment pas, accaparé qu'il était par le travail. Pourtant, un beau souvenir : un matin, accompagné de mes frères et sœurs, je n'étais pas peu fier de lui porter "les 10 heures". Il paraissait si heureux de nous voir ensemble... et nous jouissions tous de ce moment de bonheur intime et fugitif.

Mon père mourut à 34 ans. Le diabète, le chagrin aussi, avaient eu raison de sa robuste santé. Je me revois, petit garçon de 4 ans et demi, un

brassard noir au vêtement, rempli d'effroi devant le cercueil ouvert où il reposait, mince silhouette de noir vêtue. Ce fut mon premier contact avec la mort, une angoisse sans appel accablait mon âme d'enfant... La famille se disloqua, les frères et sœurs furent placés.

Nous ne devions plus nous revoir de longtemps.

Quant à moi, confié à un frère de mon père, je connus un nouveau deuil : ma troisième "mère" mourut de la grippe espagnole.

A la merci d'heurs et malheurs familiaux, je me retrouvai donc à l'âge de 9 ans chez mon deuxième "père" avec une quatrième "mère". Tante Angèle était bonne au fond mais rude, attelée au travail. Je me sentais confusément l'intrus, celui à qui on donne le pain. Pourtant je travaillais à la ferme comme un petit homme. Le soir seulement, je pouvais faire mes devoirs d'écolier sur un coin de table, au froid. Souvent, j'avais le cœur gros.

- Pourquoi n'avais-je pas, comme les autres enfants, un papa et une vraie maman ? Oui, pourquoi ?

A l'âge de 14 ans, un événement me remplit de joie : j'obtins le certificat d'études primaires, ce qui étonna mon institutrice vu que, l'été, j'étais dispensé de l'école pour garder les troupeaux. Comme de bons élèves avaient échoué, la brave maîtresse, décontenancée, ne put s'empêcher de me dire : "Sale gamin ; tu ne l'as pas mérité".

La scolarité terminée, il n'y avait aucun autre horizon devant moi que le travail à la ferme. Ne devais-je pas rembourser en quelque sorte l'hospitalité reçue ? J'étais malheureux, révolté, au point qu'un dimanche après-midi, je résolus d'en finir avec la vie...

Personne n'était en vue. C'était le moment. Alors que je m'efforçais de soulever la lourde dalle de la citerne, la voisine m'appela.

- Arthur, viens jouer avec mon fils !

Je lâchai tout. Conscient de l'acte que j'allais commettre, honteux, comme soulagé d'un grand poids, je courus vers la ferme.

Sans le savoir, cette brave femme m'avait sauvé la vie. Plus jamais je ne recommencerais.

Aujourd'hui, lorsque je repense à cette période de mon existence, j'éprouve un sentiment de gratitude envers Dieu, envers ceux qui m'ont élevé, car ma tante et mon oncle Georges Maret, à travers une sévère discipline, m'ont appris le sens de l'effort, la droiture et l'honnêteté : l'essentiel.

A 15 ans et demi, un tournant décisif : Arnold Grandjean, frère de ma mère, m'engagea comme apprenti mécanicien dans son entreprise de cycles et motos "Allegro". Et c'est ainsi que, juché sur une "bauge" de tourbe, serrant contre moi une caisse à macaroni contenant quelques vêtements, j'arrivai à Neuchâtel, en novembre 1926.

Je découvris la ville, émerveillé. Les rues, l'animation, les magasins, tout était nouveau. Ma tante Louise Grandjean avait bien fait les choses en me louant une chambre chez une charmante dame âgée, célibataire, Mlle Senwald, qui était chrétienne. Elle m'accueillit avec bonté. Le soir, elle lisait quelques versets de la Bible et priait.

Tout cela ne m'enchantait guère ! Pour un jeune garçon qui commençait à entrouvrir les yeux à la vie, c'était plutôt ennuyeux ! Une pensée me hantait : faire de la compétition cycliste, gagner le Tour de France...

Pourquoi pas ?

Il y avait plusieurs champions dans ma lignée maternelle. A 17 ans tout est permis !! Mon oncle Arnold m'encourageait dans cette voie. Je m'inscrivis donc au Club des débutants et m'entraînais avec zèle. Rien n'était trop difficile. Un dimanche matin, je partis à 4 h 1/4 de Neuchâtel, décidé à gagner Zurich. Je n'avais aucune formation technique et qu'un vélo sans dérailleur, sans vitesses. A 10 heures j'entrais dans cette belle ville de Zurich au son des cloches du "Grossmünster".

Quelle joie ! Le même jour je regagnais Neuchâtel. Tout semblait bien aller, trophées, victoires... J'étais un espoir du Vélo-Club. Pourtant une fausse note dans cet enthousiasme : tard le soir, quand je rentrais furtivement, j'entendais Mlle Senwald prier pour le jeune Arthur.

Comment ? Je n'étais pas un mauvais garçon ? Et si c'était vrai la ferveur, la joie paisible de Mlle Senwald, alors ?

UN TOURNANT

Lancé à toute allure pour remporter le prix du tour du lac de Neuchâtel, tout à coup, un virage en épingle à cheveux, une borne... Projeté en l'air, je m'entendis crier : Maret, tu es perdu !... Miracle, je retombai sur mes deux pieds, indemne, non loin de mon vélo fracassé. Impossible de reprendre la course. Piteusement, je terminai l'étape dans l'auto des Samaritains, mon vélo suspendu à l'épaule. A partir de ce jour "J", je commençai à réfléchir. Pourquoi étais-je sorti sans aucun dommage de ce spectaculaire accident ?

Un appel de Dieu ? Je fis encore quelques courses, mais le cœur n'y était plus. Un matin, malheureux, je manquai le travail. J'étais mal dans ma peau. Un combat que je ne saurais décrire se livrait en moi et, m'exprimant dans un langage malhabile, je priai, lançai vers Dieu comme un défi : O Dieu, je veux être à toi cent pour cent. Je veux te servir.

Conduis ma vie.

A ce moment-là, j'eus pleinement conscience que j'étais pris au mot.

Une immense joie, une absolue certitude envahissaient tout mon être : Dieu me prenait en charge avec amour. Il était mon Père et j'étais son enfant. Jésus-Christ était devenu mon Sauveur et Maître.

Transformé, je repris le travail à l'usine, saisissant toutes les occasions de témoigner de ma foi. J'abandonnai les compétitions, démissionnai du Vélo-Club, rendis mon vélo de course.

Mon vélo de course ! !

ZURICH

Dans ma famille, on commença à s'inquiéter sérieusement. Arthur ne tombait-il pas dans le fanatisme religieux ? Un changement d'air lui ferait du bien. C'est ainsi qu'un beau jour je me trouvai dans la succursale "Allegro" de Zurich, complètement dépaysé. Naturellement je ren-

contrais des "Welches" dans les "Alkoolfrei" où je prenais mes repas. Des liens se créèrent avec mes camarades. Je leur parlai de mes expériences spirituelles tant et si bien que nous nous réunissions tous ensemble une fois par semaine dans ma petite chambre de la Münstergasse. Nous étions devenus de véritables amis, une petite équipe qui allait s'élargissant. Tous étaient désireux d'en savoir plus. Je ne pouvais que leur apporter mon témoignage, appuyé sur la Bonne Nouvelle, l'Évangile de Jésus-Christ. Un fait amusant : un soir, la chambre était tellement pleine que plusieurs jeunes s'assirent sur le lit qui s'écroula !... Au grand dam de ma propriétaire. Cependant, c'est là que plusieurs se convertirent au Seigneur. Ce fut un nouveau point de départ dans leur vie. Et dans la mienne aussi, car c'est à Zurich que j'acquis la conviction que Dieu m'appelait à son service. Après mon retour à Neuchâtel, mes amis eurent à cœur, avec l'aide d'un aîné, de continuer les réunions.

L'Évangélisation Populaire était née.

RETOUR A NEUCHATEL

Certes, ce ne fut pas aisé de quitter Zurich. Les amis, les réunions joyeuses, les sorties animées, faisaient désormais partie de mon univers. Ironie ! Une méchante pleurésie sèche m'aida au retour. Le médecin de la polyclinique m'avait prescrit, entre autres, du repos et des bains de soleil. Hélas, en ce printemps 1930, il pleuvait des cordes ! C'est alors que je suppliai Dieu de me guérir. Ce qu'il fit. Ce fut une expérience de l'amour de Dieu à l'égard des siens. Mon cœur était rempli de joie et de louanges.

Je résolus d'aller visiter ma tante Louise Grandjean, un peu inquiète pour son neveu. A mon arrivée, d'un ton tranquille que je ne pourrai jamais oublier, elle me posa cette question : "Est-ce vrai, Arthur, que tu as tenu des réunions à Zurich ?" Sur mon oui timide, je vis de grosses larmes rouler sur ses joues. Confus, je crus lui avoir fait de la peine.

Non, c'était de joie qu'elle pleurait. Le Seigneur la préparait à une expérience décisive.

A Neuchâtel, je fréquentais régulièrement les cultes et réunions de prière de l'Eglise Indépendante où j'avais fait - sans comprendre - ma communion. J'étais le seul garçon au milieu d'hommes solennels, en redingote. Intrigué par mon assiduité, le pasteur me dit un jour, d'un ton paternel : "Jeune homme, il vous faut prendre un peu d'air, aller en montagne, faire du sport !" Il ne savait pas, ce pasteur, que j'avais dit NON au sport de compétition pour toujours.

Cependant, je n'étais pas heureux, il me manquait quelque chose. Le dimanche après-midi, je partais à Chaumont, dans les bois. Là, je dévorais ma Bible, m'attardais sur le livre des Actes des Apôtres. Pourquoi ne recevrais-je pas moi aussi cette merveilleuse puissance de l'Esprit ? (Actes 1 :8) Je priais ardemment. C'est alors que j'entendis parler de réunions de prière chez Mme de Rougemont. Elle rentrait de Londres enthousiasmée. Au Royal Albert Hall, elle avait vu se presser des milliers de personnes. L'annonce de "L'Evangile aux quatre angles" : Jésus sauve - Jésus baptise de son Esprit - Jésus guérit - Jésus revient - remuait les foules. Il y avait des guérisons en grand nombre et une ferveur nouvelle pour la Parole de Dieu. Le baptême de l'Esprit, voilà ce que je recherchais ardemment. Je dois dire que nous le recherchions tous ardemment, car il y avait plusieurs jeunes gens à ces réunions, dont Ernest Lorenz, normalien à l'époque, qui devint mon ami.

Au cours d'une nuit de prière, mon cœur éclata... Je me mis à louer Dieu dans une langue inconnue, et ce fut comme un torrent d'actions de grâce montant vers Dieu (Actes 2 :4). Moments inoubliables.

Quelques semaines plus tard, au printemps 1931, l'évangéliste, je dirais l'apôtre Douglas Scott, arrivait en Suisse, au Mont-Pèlerin. Il y avait foule. Mes deux tantes Louise et Marie Grandjean étaient là. Elles se convertirent toutes deux à Jésus-Christ, profondément touchées par la guérison instantanée d'un infirme, lâchant ses béquilles et marchant normalement.

Après la réunion, M. Scott vint vers moi et, me pointant du doigt, me dit à brûle-pourpoint (c'était sa manière directe d'interpeller) :

- Jeune homme, vous avez reçu le baptême dans le Saint-Esprit, je le vois. Maintenant, qu'allez-vous faire ?

Je répondis à peu près ceci :

- J'ai la conviction que Dieu m'appelle en France, mais je ne sais où, ni quand et comment.

- Eh bien, venez avec moi... Faites-vous établir un passeport, et rejoignez-moi aux Sarraix dans le Puy-de-Dôme, chez le pasteur Oscar Guillaume. Ce bref dialogue constitua l'événement de ma vie.

Evidemment, je me heurtai à la perplexité de ma famille, particulièrement à celle de mon oncle Arnold Grandjean. Il se montra prudent à l'égard de la proposition de M. Scott. J'avais terminé mon apprentissage ; il envisageait pour moi une situation dans l'usine Allegro. Voyant ma détermination, oncle Arnold me dit enfin : "C'est bien, Arthur, tu as trouvé un meilleur patron que moi."

Une rencontre d'adieux à la famille suivit, émouvante. C'était une réalité, je partais à la rencontre de M. Scott, un peu vers l'inconnu... Tante Louise avait pourvu au départ, m'achetant valise, trousseau et costume noir. Je n'avais pas 20 ans !

EN FRANCE

Aux Sarraix, banlieue industrielle de Thiers, m'attendait le pasteur baptiste Oscar Guillaume. Il m'accueillit chaleureusement. Tout de suite je fus au travail, distribuant des prospectus à la sortie des usines et dans tous les foyers. La prédication de Douglas Scott déclencha un réveil. Il baptisa dans la Dore (affluent de l'Allier), tandis que le pasteur baptisait à l'église. Je fus parmi ceux-ci, heureux d'avoir obéi au Seigneur (1 Pierre 3 :21). Il me plaît de souligner que M. Scott était disponible pour tous. Dans les riches demeures, les chaumières sordides où, à l'époque, logeaient hommes, bêtes et volailles, il était partout à l'aise, dispensant la bonne Parole, priant pour les malades.

Après les Sarraix, ce fut Thiers où D. Scott présida une mission de réveil au temple réformé avec le pasteur Bernard de Perrot. Sans le savoir, j'étais sur la piste de celle qui allait devenir mon épouse, Thiers

étant sa ville natale. Le ministère de M. Scott était très rempli, sa capacité de travail étonnante. Il était secondé par son admirable épouse, Clarisse, qui avait à ses côtés une réelle vocation, tempérant par sa douceur ce qu'il pouvait y avoir d'abrupt dans le caractère de son mari.

Comment Douglas Scott me forma-t-il ? Sur le tas, dans ses pas. Après le culte du matin, il me confiait ses prédications écrites en un français approximatif, mais combien percutant ! Je les méditais, m'en inspirais. Tout cela absorbait la fin de la matinée. Après-midi et soir : réunions. Toujours beaucoup de malades. Il m'engagea à imposer les mains avec foi et sans précipitation. Je lui dois une grande reconnaissance. Avec M. Scott, tout était imprévisible, il répondait dans la mesure du possible à toutes les invitations. C'est ainsi que Mme Caille et M. de Perrot le prièrent de venir présider une retraite à la Comballaz. L'auditoire manifesta un très vif intérêt. Depuis là, Lausanne, Vevey, Neuchâtel. Tous étaient vivement impressionnés par son message de "Réveil de Pentecôte" qui bousculait les consciences, amenait les uns et les autres à se convertir à Christ.

Puis ce fut Ypres, à l'invitation du pasteur de l'église méthodiste. Avant mon départ en Belgique, M. Scott me permit de rester deux jours encore à Neuchâtel. Halte bienvenue. Mes tantes Louise et Marie étaient avides de savoir en quoi consistait mon travail. Je répondis, heureux, au feu croisé de leurs questions. Mais je me gardais bien de leur dire que mon pécule était mince ! A la vérité, je ne possédais pas l'argent du billet Neuchâtel-Ypres. En mon for intérieur je priais. Je voulais "mettre Dieu à l'épreuve" : Si tu m'appelles, Seigneur, tu pourvoiras.

Le jour venu, oncle Arnold et tante Louise me conduisirent à la gare. Je n'avais toujours pas l'argent nécessaire.

Bravement, je m'approchai du guichet, mon cœur battait la chamade. Es-tu fou ? me disais-je. Bientôt mon tour, quand, tout à coup, je vis ma tante Louise essoufflée, son bras tendu, une enveloppe... Miracle !

- Arthur, excuse-moi, j'avais oublié de te remettre cela.

J'ouvris en hâte, il y avait cent francs dans l'enveloppe, une petite fortune. Cette expérience marqua ma vie, le ministère de foi auquel Dieu m'appelait.

BELGIQUE

Mon premier contact avec la Belgique, "le plat pays", fut Ypres. En 1931, Ypres était à peine remise de ses blessures de la guerre 1914-1918. Je me souviens d'un char d'assaut énorme, gardé en souvenir sur une place de banlieue.

Le temple méthodiste était un baraquement, les réunions, après-midi et soir, se tenaient en langue flamande. Le pasteur traduisait M. Scott. Cela donnait du sel à la prédication, entrecoupée de chants enthousiastes. Je suivais de mon mieux. Tout était si nouveau ! La mission terminée, nous partîmes pour Charleroi et Damprémy. Pays minier, corons bien alignés, terrils, seules collines de cette contrée laborieuse. Le soir, affluence aux réunions. Un public mélangé, curieux, "gueules noires", malades en grand nombre et surtout des possédés...

C'est à Damprémy que je fus confronté à la réalité du monde des ténèbres. La plupart de nos auditeurs provenaient de la secte des "Antoinistes". Dès que nous leur imposions les mains au nom de Jésus, ils tombaient en crise, se roulaient par terre et criaient. C'était impressionnant. Plusieurs furent cependant complètement délivrés et se convertirent à Jésus-Christ. Une tranche vivante des "Actes des Apôtres".

Il va sans dire que le programme de D. Scott était très chargé. Un jour il me dit : "Arthur, je vous demande d'aller me remplacer à Cuesmes, au temple réformé. Il y aura peu de monde". Au fond, il me "flanquait" à l'eau. Cuesmes, je vois encore le temple plein à craquer. J'étais très ému. Le pasteur m'offrit la robe. Je déclinai cet honneur. Mon cœur cognait fort quand je montai l'escalier conduisant à la chaire, mais j'étais plein de confiance. S'ensuivirent une prédication toute simple et un appel à la conversion, au Salut de Dieu. Je priai ceux qui acceptaient cette main tendue du Seigneur, de se rendre à la sacristie. C'est alors que je fus bouleversé, presque tout l'auditoire se leva, tant et si bien que le pasteur, affolé, s'écria : "Arrêtez, arrêtez !"

"Il y avait là trois étudiants en théologie, étonnés du résultat produit par ce "sermon" rudimentaire, étonnés de plusieurs guérisons spontanées. Pourquoi ?

Ils résolurent d'aller voir M. Scott. Ce dernier leur enjoignit de prier pour recevoir le baptême du Saint-Esprit. Avec leur consentement, M. Scott leur imposa les mains et ils reçurent tous trois ce don merveilleux dans une effusion de joie et de louanges en langues inconnues.

Pâturages : Au temple réformé, l'annonce du "Plein Evangile de Pentecôte" par D. Scott déferla sur les fidèles comme une marée... La plupart embrassèrent avec joie ce message dynamique, le pasteur M. de Worm en tête.

Du haut de la chaire, celui-ci osa déclarer : "Jusqu'à ce jour j'ai baptisé les petits enfants, désormais, je baptiserai les croyants responsables".

Ce qu'il fit. Les autorités ecclésiastiques s'en émurent et lui signifièrent de cesser tout cela, voire de quitter la paroisse. Le pasteur de Worm ne se laissa point intimider et répondit simplement : "Si vous exigez mon départ, tous les fidèles me suivront." Il fut donc laissé en place et le "réveil" continua.

Il est clair que là où Dieu travaille, l'Ennemi aussi travaille. L'opposition se manifesta ouvertement, il fallait mettre M. Scott à l'écart. Les temples furent fermés à ce turbulent évangéliste. Alors, il se sentit libre de louer des salles publiques. Cependant, un tournant irréversible s'amorçait dans l'Histoire de l'Eglise. Le pasteur de Worm en fut un artisan éclairé.

RETOUR EN FRANCE

En juillet 1931, vint le temps bien mérité des vacances. M. et Mme Scott rejoignirent l'Angleterre, et me dirigèrent vers une famille amie, M. et Mme Moïse Guillaume à Laon dans l'Aisne. Ainsi finissait mon "apprentissage". J'étais un peu comme l'oisillon que la mère pousse au bord du nid, le forçant à ouvrir les ailes...

Il y a quelques années, un pasteur de l'Eglise Evangélique Réformée du canton de Vaud me pria de lui donner quelques informations concernant le ministère de D. Scott. Je lui répondis que je le considérais comme un envoyé de Dieu, un apôtre destiné à propager le "plein Evangile de Pentecôte" en France, en Belgique, en Suisse aussi. Son caractère bien trempé, teinté d'humour britannique (of course), lui permit d'aller de l'avant sans se soucier outre mesure de l'opposition. Dans le midi de la France, confronté à un groupe de pasteurs de l'Eglise Réformée dont faisait partie Louis Dallièrre, professeur agrégé à la Faculté de théologie de Montpellier, "outrageusement intelligent", il répondit à toutes les questions, sans notes, sans bavures, à tel point qu'il ébranla certains de ces frères, les convainquant de la valeur théologique de son message. Par la suite, le pasteur Louis Dallièrre écrivit une remarquable brochure : "D'aplomb sur la Parole de Dieu". Il est regrettable qu'elle n'ait pas été rééditée.

UNE EXPERIENCE UNIQUE

Je vécus, à Laon, une expérience qui marqua mon ministère. Aller de l'avant, prendre des responsabilités, comment le pourrais-je ? Je ne me sentais pas assez "équipé". Je priai ardemment. J'eus l'audace de "mettre Dieu à l'épreuve" : O Dieu, si tu me demandes d'annoncer ta Parole, donne-moi le don de guérison, le don d'opérer des miracles en ton nom (1 Cor. 12 :7-11).

Une communion intense s'établit avec le Seigneur. Puis, plus rien. Il me sembla que la relation avec Dieu était coupée. Convaincu que quelque chose allait se passer. Un signe ? Une voix ? Une vision ? J'attendis. En cet instant, André Nicolle que j'avais rencontré aux Sarraix, travaillait en gare de Laon. Il entendit une voix l'interpellant. Était-ce la voix du Seigneur ? Était-ce une illusion ? Dubitatif, il ne savait que penser. Cependant "cette voix" lui dit en substance ceci : - Va trouver Arthur Maret. Dis-lui que ses prières sont exaucées, celles d'aujourd'hui comme celles adressées en Belgique. Qu'il marche, les signes suivront !
- Mais Seigneur, tu sais que je suis au travail jusqu'à six heures...

- Va le plus vite possible, il attend.

Il est environ six heures. Un toc-toc discret à la porte. J'ouvre. Face à face plein d'interrogations... Je suis convaincu qu'André m'apporte "la réponse".

- Je crois que le Seigneur m'a parlé à votre sujet, commence-t-il, un peu embarrassé. Puis il raconte ce qui s'est passé en gare de Laon, un dialogue surnaturel... Exclamations de joie de ma part ! C'est la réponse du Seigneur à mes prières. Extraordinaire !...

- Mince alors, et moi qui doutais, s'écria André !

Emus tous les deux, nous tombâmes à genoux. Nos cœurs éclataient en actions de grâce. Moments sacrés, inoubliables. En prière, André reçut la révélation de ce qu'avait été mon enfance - ce qu'il ignorait absolument - et confirma mon appel au service de Dieu.

Sagesse du Seigneur afin que je ne doute jamais de ma vocation, ni de mon ministère, malgré les dures réalités que j'y rencontrerais. Sagesse du Seigneur à l'égard de mon frère, l'assurant de l'authenticité des dons spirituels qui lui étaient confiés. Tous deux étions témoins, tous deux avons vécu l'événement.

Peu de temps après, André entra dans le ministère. Quant à moi, cette expérience unique s'inscrit en mon cœur pour toujours. Bientôt, je quittai le foyer accueillant de Moïse et Evelyne Guillaume, pour me rendre chez leurs parents à Liévin (Pas-de-Calais).

Une courte parenthèse : il y a quelques années, à l'occasion de leur jubilé d'Eglise, nous recevions une lettre d'Evelyne Guillaume :

"... Même si les années ont passé et si nous ne nous voyons jamais, nous n'oublions pas ceux qui ont été les pionniers dans notre pays.

Nous vous convions avec joie à notre fête de reconnaissance envers les bontés du Seigneur... Avec l'affection de celle qui aimait tellement entendre "yodler" Arthur."

LIEVIN

Oscar Guillaume et sa famille étaient des chrétiens "réveillés". Ils rassemblaient quelques personnes dans leur salle à manger qui devint

bientôt trop petite. Il fallut louer un magasin vide. Chacun y allait de son siège (pliants, chaises, fauteuils même). Cela intriguait fort les habitants de Liévin. Que se passait-il donc dans ce magasin ? C'est ainsi que vinrent les demoiselles Lagnez, presque aveugles. Elles avaient vécu précairement la guerre de 1914-1918 au fond de leur cave, faisant des travaux de couture pour survivre. Sur leur confession de foi, au nom de Jésus, je priai pour elles en leur imposant les mains. Aussitôt, cris de joie : Je vois ! Je vois ! Je vois !

La nouvelle se répandit rapidement. Le magasin s'emplit. Il y eut des guérisons, des miracles. Ainsi, je fus appelé auprès d'une malade alitée, Mme Camus. Elle souffrait d'une tumeur à la colonne vertébrale : Le médecin lui avait dit : "Madame, il vaudrait mieux que vous soyez sous un arbre et que la foudre y tombe...". Surpris par ces propos, je m'efforçai de la reconforter. Puis, voyant la foi de cette femme et m'appuyant sur les promesses du Seigneur, je priai.

Quelques jours plus tard, je visitai Mme Camus. Quelle ne fut pas ma stupéfaction ! C'est elle-même qui, toute joyeuse, m'ouvrit la porte.

- Figurez-vous qu'après votre départ, mes douleurs ont disparu. Je me suis levée et, réalisant que j'étais assez bien, j'ai fait ma lessive. (En ce temps-là, il n'y avait pas de machines à laver.) Bien sûr, j'ai consulté mon médecin. Il m'a examinée soigneusement et, après avoir pris des radios, il m'a dit :

- Que s'est-il passé ? Je ne vois plus trace de tumeur.

- Eh bien docteur, un évangéliste est venu prier pour moi, m'imposant les mains au nom de Jésus. Je suis guérie.

Le médecin ne sut trop que dire...

Autre fait assez étrange, celui-là. Une famille paniquée m'appela, leur parente dormait, anormalement. Impossible de la réveiller : légères tapes, verres d'eau froide au visage. Rien n'y faisait.

A peine eus-je prononcé : "Au nom de Jésus, réveillez-vous", que la personne se réveilla, tout étonnée de voir des gens autour d'elle.

C'était Madame Hilledebrante. Plus tard, elle me pria de me rendre à Calais.

LA MOUCHE DU COMMISSAIRE

Evidemment, toutes sortes de rumeurs circulèrent en ville... Je ne fus pas trop surpris de voir un beau matin le commissaire de police au domicile de mes hôtes.

- M. Arthur Maret est-il là ?

Je me présentai.

- Suivez-moi !

J'obtempérai, lui demandant de quoi il s'agissait ?

- Vous le saurez !

Arrivés au poste, le commissaire me dit, solennel :

- Monsieur, vous troublez l'ordre public ! Des gens ne peuvent plus dormir ! Vous dites que Jésus-Christ doit revenir... Vous vous permettez de toucher les malades, seuls les médecins sont habilités à le faire !

Vous enfreignez le code...

Vlan ! (Le commissaire claque son front qu'une mouche obstinée pique méchamment.)

- ... Napoléon ! Vous avez intérêt... (re-claque sur le front) à quitter la ville de Liévin !

(La mouche est toujours là.) Visiblement agacé, le commissaire coupa court :

- Vous aurez de mes nouvelles...

Retenant mon envie de rire, je répondis avec toute la déférence possible :

- Monsieur le commissaire, je ne me réfère point au code Napoléon, mais à la Bible.

Après cet entretien mouvementé, je jugeai prudent de m'éclipser, laissant à des frères compétents le soin de s'occuper du groupe, à M. O. Falg notamment.

LA NORMANDIE

En novembre 1931, Douglas Scott me prie de le rejoindre à Rouen.

Dans la vieille ville, rue St-Nicolas, il joue du violon avec entrain dans une salle à l'étage d'un café. Au dehors, je distribue tracts et prospec-

tus, engage les gens à monter. C'est là que commencèrent les premières réunions "de réveil". Quelques mois plus tard, sous l'impulsion du pasteur Pierre Nicolle, le petit groupe allait devenir une importante assemblée.

(En 1982, mon épouse et moi-même eûmes le privilège d'assister au jubilé de l'Eglise de Rouen.)

M. Scott parti, une famille de fermiers, M. et Mme C., de Darnétal (banlieue de Rouen), m'appela. La situation était dramatique : tout le bétail périssait. Curieusement, un nuage tournait continuellement au-dessus de la ferme. Je compris que je me trouvais dans une maison hantée. Je rassemblai les membres de la famille à la cuisine, les invitant à s'agenouiller. Je dois dire qu'ils avaient entendu l'Evangile à Rouen et n'étaient point surpris de ma manière de faire. Convaincu que ces paysans étaient victimes de puissances occultes, je priai au nom de Jésus pour la libération de toute influence diabolique dans cette maison, et ce fut terminé : le bétail, les volailles, ne périrent plus. Tout rentra dans l'ordre. Néanmoins, je me trouvais très seul, jeune homme inexpérimenté, confronté à la puissance des ténèbres. J'étais troublé, je me posais des questions : "Suis-je à ma place ici ?" Je demandais à Dieu de m'éclairer. Il me répondit par sa Parole, d'une manière frappante :

Je t'ai choisi du milieu de ce peuple et du milieu des païens vers qui je t'envoie afin que tu leur ouvres les yeux pour qu'ils passent des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu, pour qu'ils reçoivent, par la foi en moi, le pardon des péchés et l'héritage des sanctifiés.

(Actes 26 :17-18)

Je repris courage ! Avec le recul du temps je suis confondu de la bonté du Seigneur à mon égard.

DELIVRANCES SPECTACULAIRES

Chez les fermiers de Darnétal pour lesquels j'avais prié, subsistait un problème douloureux : leur fille unique était malade. Maigre et voûtée, elle faisait peine à voir. Depuis des mois elle refusait toute nourriture à l'exception d'une banane par jour. Je m'inquiétais auprès des parents qui finirent par m'ouvrir leur cœur : ils avaient appris que leur fils, jaloux, payait des spirites pour faire mourir sa sœur et avoir l'héritage.

Ce récit me semblait incroyable mais hélas vrai. Que faire ! La Parole de Dieu est claire : Jésus guérissait les malades et chassait les démons (Matthieu 8 :14-17 et Marc 5 :1-20). Le Maître a ordonné à ses disciples de faire de même (Marc 16 :15-20).

En accord avec les parents, je résolus de prier pour la délivrance de leur jeune fille, en un mot de chasser les mauvais esprits au nom de Jésus.

Quand je m'approchai d'elle, elle se mit à hurler. Il fallut mettre des couvertures aux portes et fenêtres pour couvrir ses cris déchirants. Ce fut une lutte exténuante. Le pasteur Pierre Nicolle, après ses réunions, vint avec quelques frères de l'Eglise de Rouen nous épauler dans le combat. Enfin, la délivrance arriva, la nuit. La jeune fille poussa un cri terrifiant, puis, calmement, de voûtée qu'elle était, se redressa et nous regarda, surprise de voir tout ce monde à son chevet. Elle dit :

- Que se passe-t-il ? ... J'ai faim !

A deux heures du matin, sa mère prépara un repas. La jeune fille mangea de bon appétit, et nous aussi, remplis de joie que nous étions. La puissance du Christ vivant avait délivré Mlle C... Quelques jours plus tard, nous apprenions que l'épouse du fils dénaturé devint brusquement malade. On ne trafique pas impunément avec les démons !

Je n'ai jamais oublié ces expériences faites à Rouen. Bien des années plus tard, lors d'une Convention à Calais, Mlle C. rendit témoignage de sa délivrance.

Dans le même ordre de faits, il me vient à l'esprit un autre cas typique. Au cours d'une mission à Lugano (Suisse), j'avais comme thème : "La guérison de la part de Dieu ou des guérisseurs ?"

A la fin de la réunion, une dame se présenta, Mme G. Elle m'avoua être troublée car elle avait envoyé à un guérisseur d'Airolo une mèche

de ses cheveux. Ce dernier travaillait "à distance", lui promettant la guérison. Mme G. se convertit. Alors, je priai, non seulement pour qu'elle soit guérie, mais délivrée de toute influence maléfique. Quelques jours plus tard, Mme G. revint.

- Figurez-vous M. Maret, que j'ai reçu ma mèche de cheveux en retour avec ces simples mots du guérisseur : "Je ne peux plus rien faire pour vous".

Voici une autre expérience vécue par une famille de Vallorbe, M. et Mme Grobéty et racontée par Mme Hegg-Grobéty, puisqu'il s'agit de son frère René :

"René souffrait de kystes aux yeux et, malgré une intervention chirurgicale, les kystes réapparurent. A l'époque, ayant entendu parler de la puissance de M. C., guérisseur à Thonon, maman y emmena René. Une guérison passagère est intervenue. Plus tard, après sa conversion à Jésus-Christ, maman comprit l'erreur qu'elle avait commise. Elle s'en repentit et commença à prier, à crier à son Seigneur pour qu'il guérisse son petit René. Par la grâce de Dieu, les kystes disparurent et ne revinrent plus."

Où en sommes-nous aujourd'hui ? L'occultisme sous toutes ses formes est à la mode. Banalisé, il a pénétré notre société matérialiste de son venin maudit. Même des chrétiens s'y laissent prendre, hélas !

IL Y A DANGER !

Dans l'Ancien Testament, nous lisons que Dieu a formellement interdit le spiritisme à son peuple, Israël (Deutéronome 18 :10-14).

Il en est de même dans le Nouveau Testament. Nous laissons la parole au pasteur A. Hunziker qui écrit dans sa brochure "Attention ! Guérisseurs !" ce qui suit : "Il ne peut donc jamais être question, pour un chrétien désireux de connaître de quoi il souffre, de consulter un voyant ou une voyante qui, à l'état de veille ou de sommeil hypnotique pourrait lui révéler des maladies éventuelles... Ceux qui le font commettent,

souvent sans le savoir, une *abomination*, ainsi que le déclare la parfaite sagesse de l'Écriture Sainte."

J'aimerais encore parler de la réflexion du Dr Sarian, radiologue, aujourd'hui aux États-Unis. Il a passé plusieurs années à Lausanne et ailleurs en Suisse. Parlant des malades mentaux à un pasteur des Églises Évangéliques de Réveil, il déclara ce qui suit :

"J'ai fait des analyses anatomiques, chimiques et microscopiques de cerveaux d'aliénés. Dans plus d'un cas, les causes de leurs troubles ont pu être décelées. Toutefois, plus souvent que nous n'osons l'avouer, l'examen le plus complet ne révèle aucun défaut mécanique, organique ou chimique. Tout est parfait et pourtant le cerveau examiné est celui d'un fou furieux. Ce cas s'explique à mon sens par une possession démoniaque semblable à celles qui sont mentionnées dans le Nouveau Testament. Seule l'action spirituelle pourrait délivrer de tels êtres que la science humaine est impuissante à secourir."

Je clos cette digression qui, de nos jours, ne me paraît pas inutile.

CALAIS

En mai 1932, convaincu de l'appel du Seigneur, je me rendis à Calais. Mme Hilledebrante avait loué un garage en banlieue, rue Champailier. Aménagé sommairement, il constitua notre local de réunions où André Nicolle installa l'électricité d'une manière réglementaire. Il travailla avec moi pendant trois semaines, puis il fut appelé ailleurs. En ces temps héroïques, les jeunes évangélistes se comptaient sur les doigts de la main. Immense était le champ du Maître.

Voilà comment "le petit Suisse" (nom malicieusement prêté), ayant pour tout bagage sa foi en un Seigneur vivant, annonça le message de la Bonne Nouvelle dans cette belle ville de Calais.

Le garage s'emplit, devint trop petit. Des curieux, des malades, mais aussi des gens ouverts buvaient littéralement la Parole de l'Évangile si

simplement dite. Bientôt la famille Rosseel m'offrit généreusement gîte et couvert. C'est là que je connus Paul, petit garçon. Il devint ensuite pasteur.

Tous les soirs se tenaient des réunions au cours desquelles j'imposais les mains aux malades. Leur foi était touchante et plusieurs obtinrent la grâce de la guérison. Inlassablement, je visitais les gens à domicile. Mme Hilledebrante me mit en contact avec Mme Morthier, souffrante depuis la naissance de sa fille. Elle était l'épouse du secrétaire général adjoint à l'Hôtel de Ville de Calais. Introduit dans le salon de la maison, 35 rue Delaroche, je me souviens de ma première entrevue avec Mme Morthier comme si c'était aujourd'hui. Je lui expliquai l'Évangile. Cela fit "tilt". Mme Morthier accepta avec empressement et foi l'imposition des mains. Elle fut guérie sur le champ. Après mon départ, elle lava les vitres, au grand étonnement de sa mère. Tous les soirs, elle était fidèle aux réunions, accompagnée de sa petite fille Odette.

Le garage étant décidément trop étroit, nous nous installâmes en plein centre de Calais, Bld Lafayette, dans une usine désaffectée (déjà la crise de la dentelle). Une estrade rustique, de simples bancs sans dossiers composaient le mobilier. Rien d'attrayant pour le public calaisien réputé artiste et mélomane.

Un soir, un homme bien vêtu me demanda poliment de venir prier pour son maître malade, au lit, les jambes paralysées. Surprise ! J'arrivai - sans le savoir - dans la superbe demeure du Consul de Belgique, Monsieur H. Après l'imposition des mains, je dis à M. le Consul que je reviendrais prendre de ses nouvelles. Ce que je fis quelques jours plus tard. C'est lui-même qui me reçut. Il descendit les escaliers, ses béquilles sous le bras, et me dit avec un franc sourire : "Voyez M. Maret, je suis guéri". M. le Consul ne vint pas aux réunions, mais sa femme acheta une Bible.

Plus tard, j'ai su que grâce à l'intervention de Monsieur H., nous n'avions pas été, purement et simplement, mis à la porte de notre local comme des indésirables.

Toute la ville parlait des réunions du Bld Lafayette où se passaient des choses étonnantes. Des journalistes à l'humour aiguisé écrivirent un savoureux papier : "Chez les guérisseurs calaisiens ou la fabrication de miracles dans une cuisine abandonnée". Naturellement l'auditoire s'élargit. Les gens venaient en curieux et se trouvaient pris au filet de l'Évangile. Des familles entières se convertirent à Jésus-Christ. Dieu honora sa Parole par des "signes" : des guérisons irréfutables. Je citerai encore celle-ci : Mme Vasseur souffrant d'une forte claudication à la suite d'un accident de travail, pensionnée à cent pour cent, vint à la réunion accompagnée de sa fille. Le local était comble, l'atmosphère enthousiaste. Chacun laissait éclater sa joie en petits chœurs prestement enlevés. Mme Vasseur était comme fascinée par les paroles du "Petit Suisse". A l'issue de la réunion, elle sortit rapidement, le cœur joyeux, sa fille lui dit alors : "Maman ! Mais tu as oublié de boiter !"

C'était vrai. Les deux jambes, parfaitement normales, lui donnaient une démarche aisée, alerte même.

Madame Vasseur n'avait pas reçu l'imposition des mains ; tout entière à l'écoute des paroles vivifiantes - si nouvelles pour elle - elle avait été guérie par le Seigneur, directement ! Notre sœur en la foi, convertie à Jésus-Christ, alla honnêtement déclarer sa guérison au médecin du travail, lequel constata officiellement sa guérison et fit supprimer sa pension accident.

En juin 1932, j'eus le bonheur de baptiser mes deux tantes, Louise et Marie, qui avaient fait exprès le voyage de Neuchâtel à Calais pour sceller ainsi leur engagement envers le Seigneur. Elles restèrent quelques jours parmi nous, confortant les nouveaux convertis par leurs joyeux témoignages.

LENS

Au début de septembre 1932, je laissai l'assemblée de Calais entre les mains d'Edmond Rieder pour aller à Lens. Annoncer la Parole au plus grand nombre sous-tendait mon ardeur juvénile. Pourtant, me souvenant de l'expérience de Liévin, je demandai au Maire de Lens de bien

vouloir m'accorder l'autorisation d'organiser des conférences publiques en ville. Le 9 septembre je reçus un avis favorable. Le pasteur de l'Eglise Réformée m'offrit le temple pour une prédication. Je me souviens encore du thème choisi : "Réveille-toi, toi qui dors et Christ t'éclairera..." Le pasteur me remercia et fut favorable à l'ouverture d'un local de réunions. Tout de suite quelques familles se convertirent à Christ. André Nicolle vint me prêter main forte et ainsi une tête de pont fut créée à Lens.

C'est là qu'en octobre Ernest Lorenz nous arriva d'Angleterre. Il s'y préparait à entrer dans une école biblique, mais les appels pressants que je lui avais adressés depuis Calais avaient trouvé un écho dans son cœur : "Je suis convaincu que le Seigneur te veut si tu es prêt à venir par la foi. Surtout n'écoute pas les pensées humaines, mais ton Dieu.

Si tu viens, viens en hâte me rejoindre, je prie pour toi..."

Au bout de quelques semaines nos voies bifurquèrent. D. Scott, sollicité par le pasteur William de Pont-l'Abbé, demanda à André Nicolle et à moi-même de le remplacer en Bretagne. L'assemblée naissante de Lens fut remise entre les mains du pasteur Falg. André et moi sommes partis pour le Finistère et E. Lorenz se rendit à Calais.

EN BRETAGNE

Le pasteur William de la Mission du Pays de Galles, nous laissa entendre qu'il y aurait peu de monde. Aussi, nous nous employions à "préparer le terrain". En bord de mer, nous chantions des petits chœurs avec entrain : "Oh quel beau soleil dans mon âme" - "Mon âme est heureuse", etc... ce qui piquait la curiosité des marins-pêcheurs qui, de leurs voix dominant le vent de mer, nous criaient : "Encore, encore !"

Le soir, il y eut affluence dans les petits temples de Léchiagat et de Lesconil qui étaient pleins à craquer. Des femmes recueillies portant le bigouden, cette coiffe du Finistère du plus joli effet, et de rudes marins-pêcheurs nous attendaient patiemment. Il s'ensuivit une vague de décisions pour Christ, et également des réactions et bouleversements.

Il n'empêche que c'est là, dans ces réunions, que la famille du pasteur Le Cossec se convertit, (j'eus le plaisir de l'apprendre lors d'une visite

du pasteur Le Cossec à Lausanne en 1985). Il est regrettable que nous n'ayons pu rester dans ces localités du Finistère, il s'y serait sans doute passé de grandes choses !

En Bretagne se situe un moment important de ma vie. J'éprouvais le besoin de m'isoler, de prier. D'autre part, je ne me sentais pas très bien : le surmenage, la nourriture si différente de celle de la Suisse, (en fait je "mijotais" une jaunisse). D'autre part m'apparaissait, comme jamais auparavant, la nécessité d'être aidé par une épouse partageant ma foi, choisie du Seigneur. Là, dans l'île de Roscoff, j'en fis un sujet de prière. J'ignorais qu'à quelques centaines de kilomètres, une jeune fille se convertissait, celle qui m'était destinée.

A Morlaix, André et moi nous séparâmes. Je rentrai à Neuchâtel soigner ma jaunisse. Tante Louise me mit au régime et tout rentra dans l'ordre.

Je laisse maintenant la parole à celle qui devint mon épouse.

CONVERSION A JESUS-CHRIST

"A remonter le temps, on éprouve une reconnaissance émerveillée envers ce DIEU-SAUVEUR, Père à l'amour patient, qui nous interpelle, nous attend à un carrefour de nos vies pour nous révéler sa grâce et son pardon."

Au printemps 1919, avant de quitter Thiers pour Calais, maman prenait congé de Madame G., épouse d'un avoué, protestante, chez laquelle elle faisait de la couture. Mme G. remit à maman un gros livre.

- Prenez cette Bible en souvenir, Madame Chiron.

Puis elle ajouta d'un ton léger :

- Vous savez, il y a "à prendre et à laisser"...

Comme j'aimais lire, je pris un jour cette grosse Bible et tombai sur le livre du Lévitique. Etonnement ! Je dis à maman : "En effet, il y a à prendre et à laisser". Mais quand il fut question d'en déchirer les feuil-

lets pour emballer verres et vaisselle fine, je refusai tout net, pressentant que cet ouvrage contenait un message sacré. Néanmoins, la Bible fut déchirée hélas !

Bien plus tard, en hiver 1932, c'est maman qui, la première, prit le chemin des "réunions du Bld Lafayette". Guérie d'un ulcère variqueux qui la tourmentait depuis longtemps, elle était assidue aux réunions et invitait les évangélistes à la maison. Elle s'était convertie !

Son premier geste fut l'achat d'une Bible "protestante". Elle rayonnait de joie et de bonne humeur. Sa conversion était-elle le fruit des prières de Mme G., de Thiers ? Qui connaît les desseins de Dieu ? Son "humour" si l'on peut dire !

J'étais heureuse de la transformation de maman.

Avant l'engagement pour Christ de ma chère mère, un incident se produisit. Avec une jeune fille, P. R., je prenais des cours d'anglais commercial chez une "very respectable old lady", Miss H. Un soir, au lieu de donner sa leçon, Miss H., sortant de son habituelle réserve, nous conta, avec vivacité, l'incroyable guérison de la mère d'une de ses élèves, Mme Vasseur. Impressionnées, intriguées, P. R. et moi décidions d'aller voir ce qui se passait dans ce fameux local. A peine franchi le couloir d'accès, des refrains chantés à pleine voix, des alléluias retentissants nous laissèrent perplexes. Nous n'entrâmes pas, disant : "Ce sont des magnétiseurs".

Plus tard, ces "magnétiseurs", je les retrouvai à la maison ! Un comble ! Mais je m'empresse de rectifier : ces jeunes gens étaient évangélistes, ils vivaient leur foi et défendaient leurs convictions. Pourtant, ils n'ont pas fait de théologie, me disais-je. Un dilemme pour moi !

Elevée dans le catholicisme d'époque dont la devise était "hors de l'Eglise (catholique s'entend), point de salut", je ne me posais pas de questions sur MON Eglise. Le contraire eût été pécher. Il était naturel que, prise en charge par elle, insérée de la naissance à la mort dans une succession de sacrements et de cérémonies liturgiques, j'accède en Paradis.

Néanmoins, je désirais m'informer... M. Lorenz se montrait psychologue. Au cours de nos nombreuses discussions, il savait toujours ramener nos propos contradictoires à la Parole. J'acceptai, un soir, d'assister à une réunion. Je fus choquée. Habituee comme je l'étais à la majesté

des cérémonies catholiques, je trouvais qu' il était indécent d'annoncer l'Évangile dans un local aussi minable !

Malgré tout, une difficulté subsistait pour moi : la "Bible protestante" était-elle la même que la "Bible catholique" ? Je désirais m'en procurer une. Le fait est que, dans la plus importante librairie de Calais, je ne trouvai pas de Bible. On en commanda une à Paris et je reçus ainsi une Bible catholique, traduction Crampon. Un événement ! J'avais les deux Bibles sur mon comptoir-caisse. A chaque moment libre, je lisais. Ces moments-là sont présents à mon esprit comme le "maintenant" et l'"aujourd'hui". Je prenais enfin conscience que les deux Bibles étaient semblables. Le sens en était le même, seule la traduction différait légèrement. J'avais un intérêt très vif pour le Nouveau Testament et les Épîtres. Dans celle qui est adressée aux Hébreux, je découvris avec émerveillement que Christ s'était offert en sacrifice

UNE FOIS POUR TOUTES pour nos péchés...

Nul besoin donc d'offrir toujours à nouveau son sacrifice !

Mais demeurait une question troublante, lancinante : quelle était l'Église la plus fidèle à l'enseignement du Christ et des Apôtres ? Nous approchions de Pâques. Je pris la décision de m'ouvrir à un Père. Lui seul pouvait apporter la solution à mon conflit spirituel, m'éclairer. Alors que je réfléchissais à ce problème en marchant le long du Bld Lafayette, une certitude m'éblouit. Une joie immense gonfla mon cœur, je me sentais légère, légère : Jésus-Christ faisait irruption dans ma vie. Il était *le Chemin, la Vérité et la Vie*. C'était merveilleux !

Le lendemain était jour de prière, au local de l'usine Debré. Je m'y rendis et louai le Seigneur de toute mon âme. J'avais réalisé une profonde conversion à Jésus-Christ. Par la suite, j'eus l'occasion de parler de cette expérience à un prêtre. Il m'écouta attentivement et me dit simplement cette phrase que je n'ai jamais oubliée : "Mademoiselle, vous avez la foi, l'espérance et la charité, vous êtes sauvée !" Je me défendis d'avoir toutes ces vertus et remerciai intérieurement le Seigneur de son Salut. Nous étions en février 1933.

...Je reprends mon récit.

RETOUR A CALAIS

Au début de 1933, la pastorale naissante des Assemblées de Dieu en France, jugea utile mon retour à Calais. J'y trouvai avec joie Ernest Lorenz, l'Eglise, de nouveaux frères et sœurs, parmi lesquels la famille Chiron qui tenait un magasin de coutellerie Bld Lafayette, non loin de notre local.

Je compris très vite que Mlle Chiron était la jeune fille dont j'avais parlé au Seigneur. Pour la connaître mieux, je la priai de dactylographier quelques études sur les dons spirituels de D. Gee. Aimablement, elle accepta et exécuta à la machine tous les travaux dont j'avais besoin.

Le 8 juillet 1933, j'eus le privilège de baptiser ma future épouse (elle ne savait rien de mes intentions), ainsi que ma future belle-maman. J'avais choisi avec soin le verset figurant sur la carte de baptême de Mlle Chiron : "Fortifie-toi et prends courage. Ne t'épouvante point et ne t'effraie point, car l'Eternel ton Dieu est avec toi, partout où tu iras." (Livre de Josué 1 :9) Mais voilà, comment oserais-je demander la jeune fille en mariage ? Je n'avais ni parents, ni situation, j'étais étranger au pays de France !

J'en fis un sujet de prière. Peu de temps après, je reçus une lettre de mes oncle et tante de Neuchâtel, M. et Mme Grandjean. Ils désiraient passer leurs vacances à Calais.

Miracle ! Ce sont eux qui firent la demande en mariage auprès des parents de Mlle Chiron. Ils s'en acquittèrent avec bonté, les assurant que leur fille ne manquerait jamais du nécessaire.

Mademoiselle Chiron raconte :

- Mise au courant de cette démarche, la foudre serait tombée à mes pieds que je n'en aurais pas été plus étonnée ! Epouser un évangéliste !

Un Suisse ! J'étais prise au dépourvu.

En fait, c'était le carrefour de ma vie. Je priai et fus convaincue que je devais dire OUI à M. Maret. Nous nous fiançâmes en septembre 1933, après qu'il eut pu obtenir ses papiers d'état civil. Le consul lui conseil-

la d'inviter sa future épouse à ne prendre que la nationalité suisse, car la guerre semblait inévitable. En effet, s'il devait rentrer précipitamment dans son pays, je ne pourrais le suivre que si j'étais exclusivement Suisse !

Je venais de lire dans ma Bible l'admirable livre de Ruth et j'en étais tout imprégnée. Je répondis alors à M. Maret : "Votre pays sera mon pays, votre Dieu sera mon Dieu". (Ruth 1 :16).

Les événements se précipitèrent. Le 17 mars 1934, nous passions le porche de l'Hôtel de Ville de Calais. Une pluie fine tombait...

La bénédiction du ciel ! !

Dans la salle de mariages, nous fûmes surpris de la bienveillante allocution de l'adjoint au maire, M. W., qui était protestant.

Nous l'entendions - un peu comme dans le brouillard - remercier M. Maret pour le bien apporté dans les foyers de notre ville, et le féliciter de son bon goût d'épouser une Calaisienne... Nous étions si touchés qu'il nous fut impossible de dire merci !

C'est le bon pasteur Gallice du Havre qui célébra notre union devant Dieu.

... Je continue.

LILLE

Tandis que ma jeune épouse s'occupait de l'inventaire du magasin de coutellerie avec les nouveaux arrivants, je cherchais une salle à Lille, la métropole du Nord de la France, où j'avais à cœur d'annoncer l'Évangile. Aucune n'était accessible à mes moyens. Pourtant la pastorale - confrontée à une situation nouvelle puisque nous étions le premier couple de jeunes mariés - avait décidé de nous verser mensuellement une somme modeste "pour ne pas entamer notre foi" !

Rien à Lille, mais à Fives-Lille, une salle de café au fond d'une cour, gardée par un molosse. "Au point du jour" était le nom du café. La salle était plutôt sordide. Ma femme et moi avions saturé de tracts les rues

empoussiérées, noires de fumée de Fives-Lille, ainsi que les "parcs" publics (c'est beaucoup dire) !

Propulsée d'un élégant magasin aux rues interminables de cette banlieue populeuse, mon épouse se montrait courageuse. C'était pour elle un apprentissage difficile. Le Seigneur ne le sait-il pas ? Il enseigne pas à pas, et pourvoit.

Les premiers auditoires ? Une vraie cour des miracles : des éclopés de toutes sortes, des "mémés" du quartier - prisant à la dérobadie derrière un dos complaisant - y trouvaient leur bonheur, une vraie joie ; ils n'avaient jamais entendu cet Evangile-là. Petit à petit, d'autres personnes se joignirent au groupe.

Le Seigneur guérissait. Nous nous souvenons, entre autres, de la guérison instantanée d'une jeune femme au cours de la prédication, sans imposition des mains. Elle était venue d'un lointain quartier, courbée, péniblement appuyée sur une canne, le visage marqué par la souffrance, dégoulinant de sueur. Elle repartit rayonnante, droite, sans canne, délivrée.

Quelques jours plus tard, nous sûmes que cette jeune femme, visitée par une assistante sociale - elle venait d'avoir un bébé - s'était entendu dire qu'elle aurait pu mourir en chemin : un caillot de sang se déplaçait, ce qui lui avait causé de vives douleurs et aurait pu provoquer sa mort.

Un soir, entre dans notre local un homme aux vêtements fatigués, grand et de noble allure. Un nouveau ! Oui, mais pas n'importe qui !

Nous étions intrigués, il chantait les cantiques. A l'issue de la réunion, ce personnage vint à nous, se présenta : Nick.

Nous étions confus car le pasteur P. Nicolle nous avait conseillé d'aller nous présenter à lui. "Un serviteur de Dieu hors du commun", nous avait-il écrit. Nous pourrions ajouter que l'érudition de M. Nick n'avait d'égale que sa passion d'annoncer l'Evangile et d'aider les plus démunis. Aussitôt des échanges s'établirent entre le pasteur Nick et nous : réunions de prière, visites d'informations spirituelles. Il désirait

connaître les noms des pasteurs des Assemblées de Pentecôte, avoir des contacts.

Dans la même ligne fraternelle, il invita ma compagne à s'exercer au piano chez lui, au salon. Quelle patience ! Il préparait ses études tout près.

Un après-midi il dit à ma femme :

- Vous savez Mme Maret, je dois recevoir la Maréchale (de l'Armée du Salut bien sûr).

Comme ma compagne repartait, il s'empressa de lui dire :

-Non, non, restez, faites votre leçon.

La Maréchale vint. Elle était grande, digne, imposante. Ma femme se faufila vers la porte, comme une petite souris, tandis que le pasteur Nick la recevait avec grand respect.

Un matin il vint me trouver et me déclara tout de go :

- Maret, montrez-moi comment vous vous y prenez pour baptiser. Et, comme je protestais, me jugeant bien petit garçon à l'égard de ce noble vieillard, il se laissa tomber sur le plancher de toute sa hauteur et me dit : "Allez-y, baptisez-moi !" Je m'exécutai. Il se releva en me disant : "Jeune homme, apprenez que dans la vie, on a toujours besoin d'un plus petit que soi". Je n'ai jamais oublié cette leçon.

Quelques jours plus tard, j'apprenais que le pasteur Nick avait été se faire baptiser (pour de bon cette fois) dans l'Eglise du pasteur de Worm, à Pâturages (Belgique).

Entre-temps, mes beaux-parents se réinstallèrent à Fives-Lille. Une chambre fut préparée pour nous et le couvert mis au repas.

Une grâce inespérée ! Il faut dire que nous n'avions habité qu'une quinzaine de jours à Calais le nid douillet que mes beaux-parents avaient meublé avec amour. Par contre, nous avons trouvé à Fives-Lille une petite chambre, au fond d'une cour. Nous eûmes la joie d'amener à l'Evangile notre propriétaire, Mme Stricanne, ainsi que sa fille.

L'auditoire du culte de l'assemblée naissante de Fives-Lille ne tarda pas à s'étoffer de familles de Valenciennes, ville où j'avais commencé des réunions au "Café des Fleurs".

C'est un fait, là où le Seigneur travaille, l'Ennemi se démène. Dans cette région du Nord, les "Antoinistes", les guérisseurs en tous genres se taillaient du succès. Un guérisseur tenta de s'introduire chez nous.

Le Pasteur Pierre Nicolle nous avait écrit à ce sujet : "Soyez prudents comme des kilomètres de serpents !"

Dans chaque assemblée, il y a toujours un noyau de chrétiens solides qui ne se laissent ni troubler, ni égarer mais, au contraire, confortent leur entourage. Avec émotion, nous revoyons certains visages émerger du passé, notamment la famille Vandebulke, qui nous ouvrit son cœur et sa maison pour les premiers baptêmes. Nous pourrions citer des noms. Nous préférons dire que les premiers convertis de Fives-Lille vivaient tous une foi fervente.

En automne 1934, le pasteur A. Hunziker m'offrit de venir travailler à Lille. Un renfort bienvenu !

Après maintes démarches il ouvrit un local en plein Lille, rue de l'Amidonnerie. Un nouvel essor de l'Œuvre couronna cet acte de foi. Les deux groupes fusionnèrent. Ce fut l'heureux départ de l'assemblée de Lille. Nous eûmes le privilège de la revoir en 1946. L'Eglise était déjà importante sous la conduite du pasteur Le Cossec qui prit, à Lille, ses premiers contacts avec les Gitans.

ARMENTIERES - LE VETO DE DIEU

Je pris le risque de tenir des réunions de réveil de Pentecôte à Armentières. Nous avons choisi un thème fracassant (il y avait déjà 1936 dans l'air) : "Révolution ou Christianisme ?"

Une grande salle de café avait été prévue pour une mission d'une semaine. Premier soir, personne, deuxième soir personne, hormis le patron, bouffarde à la bouche. Personne jusqu'au bout de la mission. Nous commençons à nous poser des questions. Pourquoi ? Dieu avait-il un message à nous transmettre ?

Le pasteur Nick, mis au courant de notre échec à Armentières se présenta un jour chez nous.

- Maret, vous avez eu des frais à Armentières, prenez ceci. Joignant le geste à la parole, il me tendit une enveloppe. Comme je la refusais, il

insista et je ne pus résister à l'injonction qu'il m'adressait avec vigueur. C'était sa manière directe d'être et de faire.

En octobre 1935, notre ami A. Hunziker partit pour Genève afin de traduire le Principal Georges Jeffreys. Ma femme et moi avions la conviction qu'il ne reviendrait plus à Lille. Nous demeurions donc seuls. Au fond de mon cœur, je priais pour connaître les projets du Seigneur à mon égard. Je m'en ouvris au pasteur D. Gee, à la Convention de Lyon. Il était considéré comme le Sage du Mouvement de Pentecôte. Il prit le temps de m'écouter et me dit, entre autres : "Eh bien ! frère, faites un pas à la fois, Dieu vous montrera le deuxième."

Au début de 1936, le pasteur Hunziker me lançait un appel : "Ici, il y a beaucoup de travail... viens avec armes et bagages". Pour moi qui étais parti en France avec l'intention d'y rester ma vie durant, ce message résonnait en mon cœur tel un appel du Seigneur. C'était le premier pas.

Je confiai l'assemblée de Lille au pasteur Ove Falg et, le 2 février 1936, ma femme et moi arrivions à Genève. Amicalement, A. Hunziker nous attendait en gare de Cornavin pour nous conduire au 133, rue de Lausanne. Un tournant décisif s'amorçait. En tant que Suisse, je travaillerais désormais dans mon pays, la Suisse.

GENEVE

Une collaboration active s'établit entre le pasteur Hunziker et moi-même. Je me rendis vite compte que l'on ne pouvait travailler en milieu protestant comme chez les catholiques, à l'époque ignorants de la Bible. Pourtant, une foule avait été remuée par le message "de Réveil" de G. Jeffreys :

Jésus sauve - Jésus baptise de son Esprit - Jésus guérit - Jésus revient.

Beaucoup se posaient des questions qui exigeaient des réponses claires. Donc une quantité de visites à faire. Bien sûr, il fallait convaincre les convertis à Jésus-Christ de la nécessité du baptême des croyants. Abondant travail pour deux ministères.

Mon oncle de Neuchâtel m'avait généreusement offert un vélo, ce qui me permit de sillonner Genève sans la contrainte des tramways.

En été 1936, nous eûmes, mon épouse et moi-même, le privilège d'assister à la première assemblée générale de l'Eglise Evangélique de Réveil à Genève. Le pasteur A. Hunziker, dans sa brochure "Souviens-toi" raconte pourquoi et comment il a été amené à créer dans cette ville une Eglise répondant à des besoins spirituels précis. Ainsi se concrétisait le mouvement de réveil suscité en Suisse par la prédication des frères Jeffreys et de plusieurs autres évangélistes.

YVERDON

En octobre 1936, le deuxième pas dans la foi suivit : je répondis affirmativement à l'attente d'Yverdonnois gagnés au "Plein Evangile" lors des campagnes de G. Jeffreys. Je partis à Yverdon, l'enthousiasme au cœur, tandis que mon épouse qui attendait un enfant, rejoignait ses parents à Lille.

Rue des Remparts, notre premier local, les réunions étaient vivantes, joyeuses ; réelle la présence du Seigneur qui touchait les âmes et les corps malades. Bientôt 22 baptêmes eurent lieu à l'Hôtel Suisse. Evénement à Yverdon ! La rumeur courut que l'on trempait les gens dans de l'eau ! Très tôt, j'organisai des réunions dans le Nord Vaudois : Sainte-Croix, Orbe, Baulmes, L'Abergement, Vallorbe... Environ 8 à 9 réunions par semaine. Moyen de locomotion : mon infatigable vélo !

Partout se formèrent des "groupes réveillés", unis entre eux mais isolés, souvent en butte à l'incompréhension. Comment faire pour les rassembler ? C'est alors que me vint la pensée, en accord avec le pasteur A. Hunziker, d'un rassemblement à Yverdon, point stratégique de Suisse romande.

A Pâques 1937, salle Delisle, environ 200 personnes fraternisèrent dans la joie. Ce fut la première Convention des Eglises Evangéliques de Réveil. Les résultats furent si probants, les chrétiens si heureux, que l'on continua ces rencontres.

Dès 1938, la Municipalité nous accorda aimablement la location du Casino d'Yverdon.

Je me garderai d'oublier que le 31 janvier 1937, date du premier rassemblement des fidèles du Nord Vaudois à Yverdon, naissait à Neuchâtel notre fils Jean-Claude. Un télégramme m'annonça la nouvelle en pleine réunion. C'est le soir seulement que je gagnai Neuchâtel à vélo. La joie couronna une journée bien remplie (des deux côtés) ! Et le 21 septembre 1938 le Seigneur nous bénit à nouveau en nous donnant notre chère Françoise.

BAULMES - L'ABERGEMENT - STE-CROIX

Cette période de mon ministère dans la région d'Yverdon fut riche d'enseignements. J'appris à connaître la sensibilité protestante, le caractère réservé des Vaudois, mais aussi leur ferme adhésion dès qu'ils avaient saisi le salut en Christ et le message "du Réveil".

A Baulmes, je vécus une expérience significative : tout d'abord un ample auditoire vivement intéressé. Aux réunions suivantes, je parlai du baptême des croyants...

Eclipse ! l'auditoire se réduisit de moitié. Pourquoi ? Je compris que j'avais brûlé les étapes, effarouché les gens. Il me fallait de la sagesse, de la patience, attendre le fruit de la Parole dans les cœurs.

Mais la grâce de Dieu surabonda : il y eut trois guérisons frappantes dans la même famille (M. et Mme C.). Le fils aîné fut guéri de crises d'épilepsie, le deuxième de tuberculose osseuse. Il lâcha ses béquilles et plus tard fut admis au service militaire. Quant au troisième, très retardé à l'école, il fit d'étonnants progrès, ce qui intrigua l'institutrice qui demanda aux parents si leur enfant suivait "les réunions de réveil".

Sur leur réponse affirmative, elle dit : "Je vous félicite, votre enfant rattrape son retard".

Après l'imposition des mains, un jeune garçon souffrant de troubles glandulaires, obèse, maigrit peu à peu et devint un svelte jeune homme.

A L'Abergement, une femme d'une cinquantaine d'années fut guérie d'ulcères variqueux ; de même une jeune fille faible de la vue put lire sans lunettes tout de suite après la prière.

En 1939, au cours de réunions qui avaient lieu à l'Hôtel d'Espagne, un jeune homme fut guéri de crises d'épilepsie. Je sus plus tard qu'il était fils d'agriculteurs et qu'il ne pouvait pas travailler. Après sa guérison, c'est lui qui fut chargé de porter "la boille" à la laiterie.

Tant d'années plus tard, ces faits extraordinaires me sont restés en mémoire. Ne témoignent-ils pas de la bonté du Seigneur ?

VALLORBE

Vallorbe, ville frontière, ville missionnaire !

C'est au printemps 1939 que débutèrent les premières réunions "de réveil", dans cette localité où j'étais invité par Mme Mehlem. Depuis Yverdon, je m'y rendais à vélo.

Je pourrais appliquer aux premiers fidèles de Vallorbe ce verset de l'Ecriture (Actes 17:11) : "Ils reçurent la Parole avec beaucoup d'empressement". Très rapidement, le petit groupe se développa. Si on pouvait traduire en quelques mots la qualité d'accueil des "amis de Vallorbe", ce pourrait être : hospitalité, générosité, bienveillance. Après tant d'années, vagues après vagues, les Vallorbiers demeurèrent non seulement de fervents témoins autour d'eux, mais rayonnèrent au-delà de leurs montagnes, à la Vallée de Joux et jusqu'à Pontarlier. Ils nous soutinrent de leurs prières lors de nos débuts laborieux à Lausanne, venant en force témoigner de leur foi.

J'ajouterai que, par leur bienveillance, ces amis constituèrent un solide tremplin pour les nouveaux ministères. Combien de jeunes n'ont-ils pas fait leurs premières armes à Vallorbe, entourés de l'affection des anciens ! Pourtant, de dures épreuves n'ont pas épargné nos chers Vallorbiers, mais pour les cœurs bien trempés ce fut un enracinement dans la foi.

Impossible de parler de Vallorbe sans évoquer la belle figure de "Tante Lina", de son nom Lina Maire. Elle accueillit, hébergea, aida tous les serviteurs de passage à Vallorbe avec une joie paisible.

A Vallorbe, le Seigneur confirma sa Parole par des guérisons remarquables, dont les anciens se souviennent encore. Mlle Chantrens, qui tenait le kiosque de la gare exposé aux courants d'air, tomba gravement malade. Elle vomissait littéralement ses poumons. Le médecin diagnostiqua une phtisie galopante et ordonna son transfert à l'hôpital de St-Loup. Là, rien d'anormal n'apparut aux poumons. Même constat à Lausanne, où l'hôpital disposait d'appareils de radiographie plus performants.

Il faut dire que, entre-temps, les Vallorbiers priaient et m'avaient fait venir tout exprès pour imposer les mains à Mlle Chantrens. A Lausanne, je connaissais le médecin-chef du service de radiologie, le Dr Sarian, qui venait dans nos réunions.

Alors que je visitais "la malade", le médecin arriva et me dit que cette dernière ne présentait aucune anomalie pulmonaire.

Comme j'étais quelque peu perplexe, sachant la gravité du mal de Mlle Chantrens, le Dr Sarian me dit calmement, avec le sourire : "Eh bien, c'est Dieu qui a fait le miracle !"

Voici un autre témoignage et je laisse la parole à Mme Tissot-Glardon : "Mon petit garçon âgé de deux ans et demi, souffrait d'une grave infection de la gorge. Après analyse, le médecin m'informa que les reins étaient atteints et ne fonctionnaient plus normalement, ce qui provoquait une forte dose d'albumine et de diabète dans l'urine. En conséquence, me dit-il, je me vois dans l'obligation d'hospitaliser cet enfant.

Je referai une analyse demain matin. J'en fus toute bouleversée. Ce jour-là était justement celui de la réunion et je priai M. Maret d'imposer les mains à mon enfant.

Le lendemain matin, le médecin refit une analyse et me dit tout étonné : "Je n'y comprends rien, tout est absolument négatif. Votre enfant

n'a plus besoin d'aller à l'hôpital." Le Seigneur avait touché mon fils et l'avait complètement guéri. Alléluia !"

Le Seigneur n'agit pas toujours de la même manière à l'égard de ses enfants. Il permet des chemins de souffrance mettant à l'épreuve notre foi. Mais il demeure encore et toujours celui qui répond aux prières.

En 1954, un groupe de chrétiens "réveillés" de la Vallée de Joux descendit à Vallorbe plusieurs fois, en autocar. Ces amis me prièrent alors de monter à la Vallée. Quoique très chargé à Lausanne, j'acceptai leur invitation. Une assemblée de Réveil se forma ainsi au Sentier dans la vallée de Joux. Plusieurs jeunes s'engagèrent au service du Maître, dont Gérard et Charles-Louis RoCHAT et leurs épouses... Un bilan réjouissant. Et l'Œuvre continue !

LAUSANNE

Relater en quelques pages l'aventure de foi - partagée par mon épouse et nos deux enfants - qui conduisit à la création de l'Eglise Evangélique de Réveil à Lausanne, est une impossible gageure. Nous nous limiterons donc à quelques jalons relatifs à ces 36 ans de service.

En automne 1936, accompagné de mon ami A. Hunziker, je me revois à la recherche d'un local de réunions à Lausanne. Dieu met un frein à mon ardeur juvénile. Nous ne trouvions rien. Ce n'était pas SON heure.

Il fallait d'abord passer par Yverdon, apprendre à connaître nos chers Vaudois. Entracte fécond, riche d'instructions et d'expériences.

1940, c'est la guerre. La Suisse, îlot de paix précaire, cerné de toutes parts, vit sous la menace de l'invasion. On "obscurcit". Les rues sont noires. Climat d'angoisse, d'incertitude. Était-ce le moment choisi de Dieu pour annoncer le message du "Réveil" à ceux qui voudraient le capter ? Je dirai qu'à certains carrefours engageant mon ministère, où il importait de ne pas commettre d'erreur d'aiguillage, le Seigneur soulignait fortement sa volonté dans mon cœur. C'est ainsi que, après des années de réflexion et de prières ; je reçus, entre autres, une parole lors d'une agape à Zurich :

"Parle, car j'ai un peuple nombreux dans cette ville." (Actes 18 :10).

L'appel pour Lausanne se précisait. Comment le réaliser ? Il y avait dans cette ville une assemblée de Pentecôte importante mais sans pasteur. Je fis des démarches auprès de celle-ci et fus invité plusieurs fois à prendre la parole, mais je m'aperçus vite que je n'étais pas désiré.

Alors, je me sentis libre ! Toutefois, l'Assemblée de Pentecôte, soucieuse de garder son audience et ses fidèles, me fit signer un engagement stipulant qu'il ne m'était possible de tenir des réunions de "Réveil" que sous la gare. Je le signai volontiers car, tout au long de ma vie, j'ai toujours mis un point d'honneur à ne pas travailler dans le champ d'autrui.

Aujourd'hui, les diverses familles spirituelles sont unies dans la poursuite d'un même effort : l'annonce de l'Évangile de Jésus-Christ.

Enfin, le 10 décembre 1940, j'annonce le message du "Réveil" dans un magasin, situé au Bld de Grancy No 2. Nous sommes douze. Temps de combats, d'espoir. La grâce de Dieu est présente. Avec joie, nous nous retrouvons aux réunions de prière. Nous sommes parfois deux ou trois solidement unis par l'Esprit. Le Seigneur se révèle à nous par des messages prophétiques encourageants.

A ces débuts laborieux, nous associons nos fidèles amis de Vallorbe et de l'Eglise Évangélique de Réveil de Genève qui nous soutiennent spirituellement et matériellement. Les promesses du Maître s'accomplissent. Plusieurs personnes s'ajoutent à notre modeste groupe. Des malades sont guéris authentiquement. Aujourd'hui les anciens se souviennent encore. Avec les premiers baptisés naît le noyau de l'Eglise Évangélique de Réveil de Lausanne.

1945

La guerre s'achève enfin sur un chaos de ruines et de misères. Les frontières s'ouvrent. André Nicolle nous visite pour récolter des vêtements destinés "aux sinistrés de Normandie" d'une part et nous

inviter, d'autre part, à revenir en France où les besoins sont immenses. A ses yeux, nous "végétons". La Suisse n'est-elle pas sur-évangélisée ! Cela semblait plausible, logique à vues humaines. Une tentation pour ma femme surtout, car nous étions mal logés, au-dessus d'une laiterie-charcuterie dont les frigos vétustes menaient tapage toute la nuit ! Elle dormait mal ou pas du tout et plus tard, tomba malade.

Alors le Seigneur me parla dans un songe : une rivière sépare deux frontières. De part et d'autre, des arbres dont les branchages s'étendent au-dessus de l'eau. Pas de pont. Cependant, nous désirons passer. Je m'agrippe à une branche, puis à une autre pendant que ma femme s'accroche à moi... En un éclair je réalise la catastrophe si je m'obstine à vouloir passer et j'entends nettement une voix retentir (de nuit) : "Ne passe pas !" Je comprends que quitter Lausanne serait non seulement une folie, mais, ce qui est grave, une désobéissance à Dieu.

Notre chemin est de rester fidèles malgré les obstacles et l'opposition. Il est vrai que nous étions dérangeants pour beaucoup.

L'assurance d'être dans sa volonté demeurerait notre force. De grandes épreuves nous attendaient encore. Qu'importe, nous allions de l'avant. La persévérance de tous porte des fruits. L'Eglise s'agrandissait et commençait à être connue. Le magasin du Bld de Grancy devenait trop petit. D'une manière tout à fait inattendue, nous sommes déliés de notre engagement nous cantonnant "sous-gare".

En automne 1949, nous sommes au cœur de la ville, Place St-François, dans la Tour Pilliausaz. L'Eglise continue à se développer par le témoignage des fidèles et des campagnes d'évangélisation.

"Ce qui est entendu de votre oreille, clamez-le sur les toits."
(Matt. 10 :27).

En 1949 se situe un autre événement important : la structuration officielle de l'Eglise Evangélique de Réveil.

La salle devient trop petite, il faut déménager une nouvelle fois. Mais où ? Gros problème !

La réponse du Seigneur est étonnante : à l'heure où, chez nous, un archi-

tecte s'apprête à déployer des plans de locaux dans un bâtiment à construire, un coup de téléphone ! Le pasteur de l'Eglise Méthodiste me demande si, éventuellement, nous aurions besoin d'une salle, la salle Fletcher étant libre...

Et c'est ainsi qu'en janvier 1952, l'Eglise monte à la chapelle du Valentin, Place de la Riponne. Le Père céleste sait de quoi nous avons besoin. Alléluia !

Dans nos nouveaux locaux, nous travaillons tous ensemble au but commun : annoncer sans relâche le message de vie et d'espérance de notre Seigneur Jésus-Christ. Des crises de croissance secouent parfois durement la barque de l'Eglise. Ne sont-elles pas preuve de vitalité ? Un stimulant pour chacun à s'accrocher à Christ qui opère tout en tous.

Je dois dire que je ne me suis jamais "économisé". A la longue, il est clair qu'il m'était devenu impossible de tout assumer. En principe, le lundi était mon jour de congé. Il n'empêche que, ce jour-là, un comité, un deuil ou une visite urgente accaparait souvent ces heures de détente. Aussi, je fus très reconnaissant à l'Eglise qui m'accorda, à partir de 1953, des stagiaires. Parmi ceux-ci, Gérald Rochat et Gilbert Schwerzmann qui rendirent des services appréciés.

A l'époque, j'avais commencé des réunions de jeûne et de prière, suivies d'une étude biblique pour les personnes ne pouvant venir aux réunions du soir. Un bon auditoire recueilli. Ensuite, je me rendais à Vallorbe.

Un peu plus tard, je me déchargeai de la présidence du Conseil d'Eglise. Le frère Claude Guignard fut douze années consécutives attelé à cette tâche dont il s'acquitta intelligemment, avec le souci du bien de la communauté.

En 1957, Gérald Rochat partit pour Yverdon avec sa famille. C'est alors que la Mission Intérieure de Réveil (M.I.D.R.) vit le jour avec l'assentiment de tous ; il devenait évident qu'il fallait aider matériellement les jeunes ministères en charge dans les petites assemblées. J'avais acquis une expérience dans ce domaine... Des souvenirs précis me viennent en mémoire : Noël 1940, Yverdon, disette. Pas même de quoi payer notre modeste loyer ni acheter des "snow-boots" aux enfants !

Angoisse, mais confiance et prière. Le surlendemain, une lettre qui contenait un billet de 100 francs (somme importante en 1940) avec ces mots : "De la part du Seigneur et vœux de bénédictions les meilleurs". Nous n'avons jamais su de qui provenait ce don bienvenu.

L'année suivante, expérience semblable à Lausanne (nous y avons déménagé en septembre 1941). Il manquait 150 francs pour payer notre loyer et faire face aux dépenses du ménage. Mon épouse et moi-même lancions vers Dieu un appel au secours. Après quoi je méditai le chapitre 21 de l'Évangile de Jean et fus conduit à parler au culte du dimanche de la pêche miraculeuse. Entre-temps arriva de La Chaux-de-Fonds un chèque de 150 francs. Un ami qui ne connaissait pas ce besoin précis eut à cœur de nous envoyer cette somme : un miracle du Seigneur envers ses serviteurs.

Je note ici que nous n'avons pu compter sur un salaire régulier que dès 1974.

Je n'ai pas eu le privilège de me former dans une École biblique, encore moins de suivre des cours de théologie, mais le Seigneur m'a fait la grâce d'un ministère sous-tendu par diverses manifestations de l'Esprit, dans le but d'aider l'Église, les fidèles ou moi-même.

En 1954, je reçus un songe. Je vis un herbier contenant des plantes séchées, évidemment. Je l'ouvris. A ma grande surprise, au fur et à mesure que je tournais les pages, les plantes reprenaient vie, sécrétaient un liquide... J'allai jusqu'au bout. A la dernière page de l'herbier se trouvait un crapaud noir, tandis que j'entendais nettement ces paroles :
"L'enchantement ne prévaudra point contre Jacob, ni la divination contre Israël (Nomb. 23 :23), mais celui qui boira de ce liquide en sera saturé."

Le lendemain tout me revint clairement en mémoire. J'acquis la conviction qu'il fallait partager ce songe avec l'Église, ce que je fis. Des amis émirent leurs opinions en toute liberté. Tous furent conscients que nous allions au-devant de troubles, de grandes difficultés.

Après cet événement, une grande campagne publicitaire informa la po-

pulation suisse qu'un évangéliste américain, W.B., pourvu d'un don remarquable de guérison, visiterait notre pays. Les pasteurs des Eglises Evangéliques de Réveil, y compris moi-même naturellement, s'en réjouirent. Un Réveil en perspective !

A Zurich, un grand nombre de malades accoururent. Tragique déception pour les uns, emballement pour les autres. L'Eglise de Lausanne n'échappa pas à cette division des chrétiens opposés les uns aux autres, parfois avec passion. A la maison, nous étions débordés par les téléphones demandant notre avis ou nous reprochant notre désaccord vis-à-vis de ce qui s'était passé à Zurich. Une trentaine de fidèles nous quittèrent. Ce fut un déchirement douloureux. Plus que jamais, nous sentions le besoin de consacrer un dimanche entier à l'écoute du Seigneur, dans le jeûne et la prière. Après le culte, le libre choix était laissé aux fidèles de rester ou de se retirer. Beaucoup restèrent.

L'après-midi semblait court, la présence du Seigneur se manifestait par les dons de l'Esprit. Des pardons étaient donnés, reçus, des situations conflictuelles résolues. Le climat de l'Eglise s'en trouvait allégé, épuré. Chacun repartait vivifié, heureux.

Des personnalités exceptionnelles marquèrent l'Eglise : Edith Huber, qui perdit la vue très jeune et reçut vocation - après un douloureux cheminement - de propager l'Evangile aux non-voyants, ce qui devint plus tard la Mission Evangélique Braille. Nous n'oublions pas Mlle Cerisier (aujourd'hui Mme Tille), jusqu'à la fin secrétaire efficace de Mlle Huber. Pierre Audemars - aveugle à 20 ans - converti par le moyen de Radio Réveil, consacra entièrement sa courte vie à la Mission Evangélique Braille en collaborant activement avec Edith Huber.

Peut-être ne serait-ce pas inutile de transmettre au lecteur le Testament spirituel que notre frère Pierre Audemars a laissé à notre assemblée :

"A mes frères et soeurs de l'Eglise de Réveil :
Sachant que le Seigneur pourrait me rappeler à lui sans que je puisse prendre congé de vous, je tiens à laisser quelques mots à ceux au mi-

lieu desquels il m'a appelé et enseigné et qui m'ont aimé de l'amour du Sauveur !

Merci à chacun de vous pour tout ce que vous avez fait pour moi. Puis-je vous dire quelque chose ?

Aimez-vous les uns les autres comme Christ vous a aimés ! Aimez-vous tous ! Ceux qui vous font du mal, ceux qui pensent autrement, ceux qui n'ont pas les mêmes façons que vous ! Aimez en souriant, en tendant la main, en pardonnant, c'est-à-dire en oubliant à "de vrai" comme disent les enfants, en vous intéressant dans l'amour, en priant, soutenant, visitant. Et surtout, aimez en estimant toujours l'autre supérieur à vous-même. Ne considérez pas que vous faites une faveur à celui que vous aimez, puisque c'est le chemin qui vous conduit à l'amour pour Dieu.

Rappelez-vous 1 Jean 2 :10 "Celui qui aime son frère..." Et dites-vous que vous n'aurez jamais trop aimé, que vous n'aurez jamais trop supporté, trop patienté, que nous sommes tous des condamnés à mort graciés ! Dieu a pardonné cent pour cent nos péchés si nombreux et si grands. Allons-nous secouer notre frère et lui rappeler son péché envers nous ? Si nous le faisons, que fera de nous le Seigneur ? Aimez !

Soyez humbles, examinez votre foi. Alors le Seigneur sera heureux, vous bénira et en bénira beaucoup d'autres par vous. J'ai l'air d'un grand prédicateur ! Non, je suis le plus petit et, en écrivant ces lignes, je peux en prendre beaucoup pour moi ! Merci Seigneur.

Peut-être ne vous lira-t-on jamais ces humbles mots, parce que le Seigneur sera revenu avant, alléluia !

Mais s'il n'est pas revenu, dites-vous bien qu'il est tout près et qu'il reviendra peut-être aujourd'hui ! Alors tout heureux, je puis vous dire : au revoir, à très bientôt, vers le Seigneur !"

Comment exprimer mieux l'essence même de la vie chrétienne : *l'amour* !

Un événement important. L'Eglise Evangélique de Réveil est invitée à participer aux missions d'évangélisation de notre ville organisées par

l'Action Commune : CROISADE 1958, la venue de BILLY GRAHAM en 1960 et LAUSTADE en 1974.

Beaucoup d'efforts pour peu de résultats ? Seul le Maître connaît le travail accompli dans les cœurs. La confiance des Eglises dites "officielles" à notre égard, une certaine ouverture à notre témoignage sont, je crois, les côtés positifs de notre participation à ces trois grands rassemblements. A cette époque, je fus mis en contact avec un groupe de jeunes étudiants. L'étude des "Actes des Apôtres" les enthousiasma.

Quatre d'entre eux furent baptisés et commencèrent des études de théologie. Actuellement, ils sont pasteurs dans l'Eglise Réformée du canton de Vaud.

Durant ces trente-six années, en réponse à la prière de l'Eglise, il y eut à Lausanne un grand nombre de guérisons, dont une délivrance sur laquelle j'aimerais m'arrêter :

Mlle P. était issue d'une honorable famille de théologiens de Suisse alémanique. "Déçue de la religion", elle s'était adonnée, livrée à l'occultisme. Entre autres, elle pratiquait "l'écriture automatique" et recevait des messages de "purs esprits"...

Un soir d'été, elle vint dans une de nos réunions au Bld de Grancy et se trouva confrontée à l'Esprit de Dieu. Je vécus ce soir-là une expérience bouleversante : au cours de ma prédication, je réalisai qu'une force s'opposait à moi, j'avais de la peine à m'exprimer. Alors je me sentis poussé à changer de sujet, à parler de la rédemption acquise par le sacrifice de Jésus-Christ à la croix. A ce moment un fracas retentit !

Je dois dire qu'au fond de la salle se trouvait une galerie éclairée d'une fenêtre basse, galerie à laquelle on accédait par d'étroits escaliers. Alerté par le bruit, un frère du Conseil, M. R. monta, croyant que la fenêtre s'était violemment ouverte. Rien. M. R. descendit, ne comprenant pas ce qui s'était passé, car la fenêtre était bien fermée. Mystère !

La réunion terminée, Mlle P. resta seule et me dit : "Maintenant je sais que les esprits m'ont trompée. La puissance qui vous habite est plus

forte que celle qui est en moi !" Il s'engagea ensuite une vraie bataille. Je priai à haute voix tandis que M. R. tentait de maîtriser Mlle P. qui fut en proie à une crise terrible. De fragile qu'elle était, elle renversa comme un fétu de paille toute une rangée de fauteuils solidement reliés ensemble. Pendant des mois, ce fut une lutte sans merci jusqu'à ce que Mlle P. soit délivrée de puissances démoniaques et puisse saisir le salut de Dieu par Jésus-Christ. Mlle P. a écrit un témoignage de sa délivrance et de sa conversion. Elle demeura fidèle jusqu'à sa mort.

Je pense à quelques guérisons.

Mme Eggen m'écrit : "J'ai été guérie instantanément d'une scoliose un soir à une réunion. Ma fille présentait des anomalies : une jambe plus grosse et de 4 cm plus longue que l'autre, un bras de même. Le Seigneur est intervenu tout au long de sa croissance. Elle a été guérie de son bras à l'imposition des mains, et également de la surdité d'une oreille. Quant à sa jambe, elle dut être opérée, une grosse intervention qui a très bien réussi. Merci encore de tout cœur pour les prières de mes frères et sœurs."

Mlle P. relate : "Le Seigneur m'a guérie à trois reprises : en 1953 du diabète, en 1956 du cœur, au début de cette année du foie. Pour ce qui concerne cette dernière maladie, j'avais deux à trois crises par semaine qui m'obligeaient à rester à la maison car j'avais en même temps de telles migraines que je ne supportais plus la lumière du jour. Le 11 février, n'en pouvant plus, nous avons demandé à M. Maret s'il voulait bien prier pour moi. Il est venu à la maison, m'a imposé les mains et je reçus l'onction d'huile. J'ai été guérie."

Je me souviens encore qu'un dimanche après-midi, je fus alerté par un téléphone angoissé de Mme R. Son mari était gravement malade. Deux médecins appelés en consultation ne laissaient guère d'espoir : "Un caillot de sang dansait sur le cœur". Après la prière, le miracle s'accomplit. Le soir même, les médecins constatèrent que leur patient était hors de danger.

Il faudrait de multiples pages pour souligner tel événement ou telle délivrance. En grand nombre des serviteurs et des servantes de Christ ont contribué à l'édification de notre communauté. Des ministères ont vu le jour parmi nous. Une phalange de bien-aimés, dont nous évoquons avec reconnaissance la foi et la consécration, nous a devancés auprès du Père.

LA RETRAITE

Le 5 septembre 1976 marque un événement mémorable pour l'Eglise et nous-mêmes. Après trente-six années de ministère à Lausanne, le temps est venu - non sans émotion - de "prendre notre retraite". Un itinéraire s'achève. Nous sommes profondément reconnaissants à Dieu, qui a pourvu aux besoins de sa cause, à l'égard de l'Eglise qui nous a soutenus par sa fidèle intercession et nous a donné tant de preuves d'affection. Nous gardons de ce 5 septembre 1976 un souvenir inoubliable.

Le pasteur Henri Heytens, estimant que son ministère était terminé à La Chaux-de-Fonds, accepta l'offre du Conseil de prendre soin de l'Eglise Evangélique de Réveil. Pendant onze années, il assumait cette charge avec détermination et un entier dévouement, aidé par sa fidèle épouse.

Je ne peux passer sous silence les extraordinaires guérisons dont j'ai été l'objet.

En été 1977, je remplaçai quelques jours le pasteur H. Heytens. Au culte, le dimanche 21 août, tandis que l'assemblée chantait le dernier cantique, je m'affaissai sur l'estrade et perdis connaissance. Que se passa-t-il alors ? J'entendis comme une rumeur lointaine, puis un chant inconnu ineffable... Je me trouvais bien ! La prière des frères autour de moi me réveilla. Etonné d'être à terre, je repris rapidement conscience, me surprenant à penser : si c'est "ça" quitter ce monde, c'est magnifique ! Tous crurent à un malaise. En réalité c'était un infarctus.

Transporté à l'hôpital Nestlé, aux soins intensifs, j'avais été gardé du

pire ! Un jour, je me sentis assez bien et pris ma Bible.

Alors un verset se détacha à mes yeux, comme un télégramme de Dieu :

"Je ne mourrai pas, je vivrai et je raconterai les œuvres de l'Eternel."
(Ps. 118 :17).

Je gardai précieusement cette promesse.

Enfin, le 10 septembre 1977, tout joyeux, je quittai l'hôpital. Trois semaines avaient suffi à ma guérison. Je revis le médecin dont la prompt intervention m'avait sauvé la vie. Il m'apprit un fait surprenant : l'examen radiologique du cœur avait révélé une ancienne cicatrice. En y réfléchissant, je me souvins que, peu après notre déménagement à Lausanne, en septembre 1941, j'avais perdu connaissance dans notre appartement. Le froid du carrelage m'avait réveillé ! Certes, sillonnant Lausanne et les environs à vélo, j'étais sans doute "stressé", dirait-on aujourd'hui. Etait-ce à ce moment-là que se situait un premier infarctus ? Dans l'aventure, je m'étais cassé deux incisives, seule séquelle de cet incident ! Comment expliquer autrement que par une intervention du Seigneur, le fait que j'ai pu travailler - et à quel rythme - sans tomber malade ?

Je me souvins également qu'une brave infirmière, Mlle B., effarée d'apprendre que je montais à vélo à l'hôpital d'une seule traite depuis Ouchy, m'avait sermonné :

- M. Maret, si vous continuez à ce train-là, à quarante ans vous ferez un infarctus !

Elle ne croyait pas si bien dire. Ce à quoi j'avais répondu :

- N'oubliez pas que j'ai fait du vélo dès ma prime jeunesse !

J'aimerais ici rendre hommage à Mlle B. qui m'offrit par la suite un abonnement général aux tramways lausannois et, plus tard, fit un don permettant l'achat d'une voiture.

Une autre épreuve m'attendait : dix jours après ma sortie de l'hôpital Nestlé, alerte grave : une hémorragie cérébrale, suivie de paralysie partielle et de la perte du langage me terrassait.

En pleine nuit, l'ambulance m'emmena.

Mon épouse reçut, sans préambule, le diagnostic du médecin :

- Les trois parties du cerveau de votre mari ont été atteintes, y compris l'hypothalamus.

Et il ajouta, réconfortant :

- Il faut du temps, il s'en remettra.

Le croyait-il ? Pour moi ce furent des jours difficiles. Pourtant, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, une communion profonde m'unissait à Dieu, c'était comme un souffle de paix, de liberté, de sérénité. Alors cette parole me revint à l'esprit avec une grande acuité, vivifiante, porteuse d'espoir :

"Je ne mourrai pas, je vivrai et je raconterai les œuvres de l'Eternel."

Des semaines s'écoulèrent, puis vint le moment où le médecin donna le "feu vert" pour le retour à la maison. J'étais encore bien fragile, d'équilibre précaire. Je suivis des examens en neuro-psychiatrie, jusqu'au jour où le médecin traitant s'écria :

- C'est tout simplement merveilleux, M. Maret, oui, merveilleux ; vous avez récupéré comme un homme de quarante ans peut espérer récupérer.

Environ deux ans après, je conduisais à nouveau ma voiture. Au printemps 1982 - au volant de ma Honda - nous nous rendions à Calais pour le Jubilé de l'Eglise.

Joie de retrouver de chers amis qui, comme nous, avaient vieilli...

TOUT EST GRACE !

Au soir de notre vie, Dieu nous a réservé un bonheur : celui de voir le 6 septembre 1987, le flambeau passer aux mains du pasteur Gilbert Schwerzmann et de son épouse Jacqueline, enfant de l'Eglise.

Que Dieu bénisse leur parcours lausannois !

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Comment rencontrer cette génération ?

L'Eglise Evangélique de Réveil a-t-elle encore un message de la part de Dieu à son peuple aujourd'hui ? --- OUI ---

A une condition : nos Eglises, nées d'un grand courant de l'Esprit doivent rester vivantes, ouvertes, offensives et charismatiques. Elles doivent annoncer Jésus-Christ dans la puissance de l'Esprit.

"Or, à celui qui peut faire, par la puissance qui agit en nous, infiniment au-delà de tout ce que nous demandons ou pensons, à lui soit la gloire dans l'Eglise et en Jésus-Christ, dans toutes les générations, aux siècles des siècles ! Amen." (Ephésiens 3 :20-21).

UN APPEL A L'EGLISE D'AUJOURD'HUI

J'aimerais partager avec vous la vision que je reçus en 1963 :

Nous sommes en vacances sur la côte bretonne. Un matin, j'éprouve le besoin de rester seul pour prier.

Pendant ce moment de communion profonde avec le Seigneur, UN FILM PASSE DEVANT MES YEUX : un bloc de glace imposant, puis deux, trois blocs surgissent d'un aride décor de montagnes. Etrange !

Un homme de noir vêtu plaide une cause. Intensément. Il désigne les trois blocs de glace, lesquels, l'un après l'autre se rejoignent pour n'en former qu'un seul.

Plus loin, une chaudière emplie d'eau bouillante. La vapeur qui s'en échappe soulève, par intermittences, le couvercle. Tout à l'entour, un paysage de verdure. Contraste : d'une part la glace, l'absence de vie, d'autre part, l'eau, la chaleur, la vie.

Très calme, je contemple ce tableau énigmatique...

L'homme qui gesticule manifeste comme un certain dédain à l'égard de la chaudière, d'où monte une vapeur.

Qu'est-ce que tout ceci ?

Alors une voix parle, nette, distincte : "Oublierais-tu que la lettre tue et que c'est l'Esprit qui vivifie ?" (2 Cor. 3 :6).

Je suis vivement impressionné par cette vision, mais parfaitement lucide. Elle s'éclaire peu à peu, pénètre mon intelligence et mon cœur.

Les trois blocs de glace - qui se sont fondus en un seul – symboliseraient-ils les Eglises installées, défiant les âges, aux structures théologiques solidement établies, comme figées dans des traditions ?

Leur préoccupation première semblerait tendre à l'UNITE.

La chaudière ? Serait-ce l'image des communautés évangéliques, sans grand prestige humain (1 Cor. 1 :26-30) mais vivantes, formées des rachetés en Jésus-Christ ? Cependant, retiendraient-elles cette vapeur qui devrait s'élever sans obstacle, telle une nuée symbolisant la présence de Dieu par son Esprit ?

Très ému, je garde secrète cette vision. Dois-je la partager ou me taire ? Après un temps de réflexion, je suis poussé à parler. N'est-elle pas comme une interpellation, un avertissement de Dieu à tous :

NE PAS ETEINDRE L'ESPRIT ! (1 Thes. 5 :19).
